

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

NOVEMBRE 2024 - N° 148 - 1€



LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Comme une fleur au Shop in Stock.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel :

culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandermissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet, Amandine Melan.

Voilà un numéro qui me donne envie de prendre la poudre d'escampette, oublier la pluie, remplir un baluchon de quelques robes légères et d'un chapeau de paille. Choisir une porte d'embarquement aléatoire, direction : soleil ! Nous vous proposons donc en quelques pages de fuir la grisaille de ce petit mois de novembre.

Mais comme d'habitude, chère lectrice ou cher lecteur nous ajouterons dans nos bagages une petite touche de savoir partagé en se questionnant aujourd'hui sur cette Escampette dont on prend la poudre sans trop savoir à quoi elle fait référence. En questionnant les personnes autour de moi, j'eus plusieurs réponses qui ne manquèrent pas de créativité « *c'est une petite crevette* » me dit une jeune collègue en souriant en ne sachant pas bien si en prendre de la poudre nous transporte illico presto au bord de la mer. Plus pragmatique, notre graphiste fait quant à lui référence à une vieille arme qui ressemblerait au tromblon et dont on prendrait éventuellement la poudre pour arrêter le combat, la proposition est cohérente bien qu'incorrecte. Un visiteur enchérit alors : « *mais non c'est un récipient* » tandis qu'une animatrice enchaîne « *il y a de la magie là-dedans comme la poudre de Perlimpinpin* ».

Souvent l'imaginaire est plus poétique que la réalité... ce substantif mystère a été créé, l'Histoire ne nous dit pas par qui, en transformant le verbe escamper qui signifie : prendre la fuite, se retirer en grande hâte en un nom commun. Quant à la poudre, elle ferait référence à la poussière soulevée par le cheval qui galope loin du danger, fort probablement dans un contexte militaire qui n'est pas sans rappeler une des propositions évoquées.

Dans ce numéro, c'est en embrassant la modernité que nous vous proposons d'échapper au quotidien. Vous rencontrerez Damien qui conduit bon nombre de vacanciers fossois à l'aéroport, vous retrouverez Thierry qui nous revient après avoir arpenté plusieurs méridiens. Nous voyagerons aussi à travers les peintures de Simone qui d'un trait vif nous transportent au Mont Saint Michel ou en Guadeloupe.

Si l'écrivain Mark Twain, prétend « *qu'il faut voyager pour apprendre* » gageons que la lecture est un petit plaisir tout aussi instructif que nous vous proposons bien volontiers.

Enfin, si d'aventure vous vous sentiez l'âme d'un romancier américain ou d'un modeste correspondant local et que vous souhaitez rejoindre l'équipe des rédacteurs, n'hésitez pas à nous le faire savoir. Nous lirons avec plaisir vos propositions surtout si elles sont envoyées à l'adresse : jo.culture@fosses-la-ville.be

Belles découvertes et bonne lecture

■ Joannie Thys



Amandine Melan

Fosses, Eros & Thanatos

Les choses se corsent », annonce l'inspectrice Rochus à son Chef de zone. Le médecin légiste a considéré d'éventuelles violences sexuelles – mais rien à signaler de ce côté-là. L'examen toxicologique n'a rien donné non plus : pas de trace de drogue, d'alcool, de médicaments. Mais à l'autopsie le médecin a constaté la disparition de trois organes.

« Pardon ?? ». Le Chef de zone manque de tomber de sa chaise. Aline raconte : le corps présentait une cicatrice en tout point semblable à celle d'une césarienne, mais Suzanne Roser n'a jamais été enceinte. L'incision était récente, c'est par là qu'une main experte est passée pour prélever un segment des intestins, l'utérus et le foie, avant de tout recoudre proprement. Le corps a probablement été déposé dans la drève, plusieurs heures après le décès, survenu par strangulation on ne sait où.

« C'est absolument incroyable », commente-t-il subjugué. Les jours passent et l'enquête se poursuit, dans la brume de novembre. Les campagnes de Tarvisée et de la Belle-Motte que l'inspectrice Rochus arpente à pied ou en voiture à chaque fois qu'elle cherche un huis-clos avec elle-même sont à l'image de ses pensées : on n'y perçoit pas grand-chose et on a intérêt à ne pas aller trop vite si on ne veut pas se casser la gueule. Ce matin on a enterré cette pauvre Suzanne Roser. Sa mère a fait l'aller-retour depuis Bordeaux, elle a réglé la facture aux pompes funèbres, s'est pliée sans sourciller à un interrogatoire dont rien de pertinent n'a pu ressortir et s'en est allée sans faire grand cas de la mort tragique de sa fille.

« Drôle de famille », a dit Bayot, en pensant à ses cinq – presque six – enfants. Bayot a toujours tendance à se projeter dans ce genre d'histoires, d'ailleurs il avait les yeux humides quand les corbillards ont déposé le cercueil sur la dalle funéraire, dernière étape avant de rejoindre la fosse. Si le regard d'Aline a lui aussi accompagné l'arrivée du cercueil, c'est pour bien vite s'en détourner et se plonger dans celui d'un homme, à une vingtaine de mètres du petit groupe encerclant la tombe. Cyril Willocq, fossoyeur de profession, est appuyé avec nonchalance contre le mur en briques du cimetière de Sart-Eustache. Il n'est pas vraiment beau et pourtant il lui fait immédiatement

l'effet du livreur de la publicité coca-cola qui a suscité ses premiers émois à la fin des années 1990. Quand leurs regards se croisent, c'est l'électrochoc. Ils se fixeront pendant quelques secondes avant qu'Aline ne baisse les yeux en premier. Quand Bayot a séché ses larmes, elle aura un peu de mal à se concentrer sur ce qu'il lui dit (« c'est malheureux »... « presque personne »... « mère insensible »... « un beau cimetière »... « on voit que ça a été la Toussaint »...) jusqu'à ce qu'elle l'entende grommeler dans ses dents : « ah il est là, lui, l'autre tocard de fossoyeur. »

Elle sort alors de son mutisme pour en savoir plus et apprend ainsi que Cyril Willocq, bien que marié à une malheureuse commerçante d'Aisemont et père de deux enfants, a entretenu avec la cousine de Bayot une relation tumultueuse, qu'il aurait incité l'innocente cousine à s'adonner à des pratiques pas très catholiques à l'intérieur de la chapelle funéraire de la famille Duvivier à Fosses avant de lui briser le cœur en la remplaçant brutalement par une caissière du Brico (et cette fois dans la chapelle funéraire de la famille Lefranc).

Bayot s'arrête net et, suspicieux, interroge l'inspectrice : « pourquoi vous me demandez ça ? » « Oh pour rien, Bayot, dans cette affaire, de toute façon, tout le monde est suspect, même le curé et même l'entrepreneur des pompes funèbres ! » Ceci dit, elle entraîna progressivement la conversation sur l'imper en tweed tacheté de violet dudit entrepreneur, une pièce vestimentaire d'un luxe certain, peut-être un peu osée pour un enterrement, mais quand c'est porté avec classe, finalement, Bayot, ça passe partout ...

Suzanne Roser est maintenant six pieds sous terre, pauvre femme, avec trois organes de moins et un secret qui semble impossible à percer. L'interrogatoire de sa mère : une perte de temps. Ceux de sa directrice et de ses collègues du Collège Saint-André : sans intérêt. Les voisins n'avaient jamais obtenu d'elle plus qu'un simple bonjour. Une personne effacée, invisible, dont on sait seulement qu'elle aimait courir et qu'elle variait ses parcours...

Une rencontre haute en couleurs

Par un bel après-midi, j'ai la chance de m'arrêter rue de Névremont chez les Lepinne/Scohier. Leur maison est facilement reconnaissable : elle nous donne l'impression, vue de l'extérieur, d'être une galerie d'art. La porte franchie l'impression se confirme, nous sommes bel et bien dans un musée très privé ! Accrochés partout ou bien rangés à l'étage ce sont près de 1600 tableaux qui partagent la maison avec ses habitants : Simone et Pierre. Ils nous invitent alors à nous assoir pour un voyage artistique à travers leurs souvenirs.

Mariés depuis plus de soixante-sept ans, c'est avec beaucoup de gentillesse que le couple m'accueille au milieu de leurs souvenirs. Assis au salon, l'un finissant la phrase de l'autre, au-delà de la rencontre artistique, l'amour et la tendresse qui unissent ces nonagénaires m'émeuvent.

« Nous avons de la chance d'avoir eu une bonne santé » me dit Pierre.

« Autour de nous, les amis qui restent sont tous veufs ou veuves ». Simone enchérit alors : « Moi, je n'ai pas eu une bonne santé... mais j'ai eu un bon mari ».

Aujourd'hui encore, il guide son épouse à travers leur mémoire commune l'aidant à compléter son histoire. Quand il me montre les toiles de Simone c'est avec un sourire teinté de fierté : « Elle a un don, c'est comme ça ».

Le dessin et la peinture ont toujours fait partie de la vie de l'artiste « je peins et je dessine depuis l'enfance » à l'époque la jeune femme n'avait pas souhaité enseigner le dessin, à l'académie elle a préféré l'école maternelle de Névremont où elle partageait avec les plus jeunes sa passion : « Je faisais souvent des activités peinture dans mes classes. Un jour, nous avons fait des gaufres, j'avais donc installé l'ensemble des ingrédients sur une table et j'avais demandé aux enfants de les peindre, il y avait, entre autres, 18 petits cubes de sucre. L'inspectrice, qui passait régulièrement voir mes peintures sur les tableaux de l'école, est arrivée dans ma classe, elle fut surprise de voir qu'une grande majorité des enfants avaient poussé le souci du détail jusqu'à représenter ces 18 cubes, même si certains ressemblaient plus à des petites crolles » conclut-elle d'un air amusé.

Une passion qu'elle aimait partager. Et qu'elle me transmet encore aujourd'hui tout au long de la conversation : « J'aime les paysages et les marines. Les vagues c'est mon style ! » elle ajoute ensuite : « quand ce sont des petits traits, ça m'ennuie, moi j'aime les grandes toiles ». Lorsque certains travaillent au couteau, pas Simone : « Moi je travaille à la carte de téléphone » devinant mon

air interloqué elle demande alors à Pierre d'aller chercher ses outils de travail.

Dans la salle à manger, derrière une toile représentant une vague frappant les rochers, se trouve le matériel délaissé ces derniers temps. Nous retrouvons effectivement une pile de cartes en plastique parsemées des même petits éclats de couleur que nous retrouvons deci-delà dans la maison. Les chaises et les rideaux gardent les traces de la créativité qui régnait alors dans la maison : « Je travaillais sur la table de la salle à manger, nous mangions dans la cuisine.

J'ai toujours préféré être à table, sur un chevalet, je

n'aime pas. Pierre s'occupait de l'intendance et moi j'éclaboussais » ajoute-t-elle avec un sourire contrit.

Son mari ajoute alors : « Elle peignait à une vitesse incroyable et pour aller plus vite, en hiver, elle mettait sécher ses toiles au-dessus du poêle. ». Pierre est sans conteste son premier admirateur : « Ses toiles ? Je les aimais bien toutes, j'étais en admiration devant ce qu'elle faisait. Même en ne voyant presque plus, elle a quand même réalisé des choses merveilleuses. » Depuis quelques années, la vue de Simone baisse, toutefois elle conserve un aperçu des couleurs ce qui nous permet de parcourir ensemble sa collection. Nous retrouvons à travers ses œuvres



Pierre, admirateur de la première heure

plusieurs périodes qui évoluent : des paysages de mer ou de campagne, des interprétations expressionnistes du Mont-Saint Michel, des grands formats représentant des arbres, des silhouettes africaines inspirées de son voyage en Guadeloupe (où vivait son beau-frère). Des nus aussi imaginés après un défi qui lui fut lancé par Bernard Meuter. Enfin, plus tardivement elle s'essaye à l'art abstrait et ajoute du relief dans ses toiles en y incluant des partitions de musique ou des graines de sésame : « en fait j'ajoutais ce qui me passait par la main ».

A travers les différents styles, nous retrouvons un point commun : la liberté du geste et de la création. « Avant de commencer une toile, je ne sais pas ce que cela va donner, je choisis un sujet et puis je peins. Généralement il me faut une heure pour faire la base et puis je vais y travailler plusieurs fois, tantôt longuement ou plus rapidement, parfois ce n'est qu'une petite retouche qui va me prendre deux ou trois minutes ». Son mari ajoute : « Quand elle me disait qu'elle allait retoucher à une toile qui était déjà très bien, je lui disais d'y aller doucement, elle avait le talent mais moi j'avais un bon œil pour savoir si un tableau était terminé ou non ».

Simone est une artiste prolifique, habitée par la liberté de créer. Une liberté qui se retrouve dans ses œuvres brutes. « Je n'encadre rien. Bon certaines on les a encadrées mais je ne les aime pas plus que les autres, l'encadrement coince tout ». Aujourd'hui, ce sont les difficultés de la vie qui



Une marine

restreignent sa créativité, le cœur est triste d'avoir perdu un enfant, les yeux sont fatigués. Mais au-delà des années, dans le sourire de Simone, je devine encore la jeune peintre qui posais joyeusement pour les journalistes et que l'on retrouve dans les nombreuses coupures de presse soigneusement classées qu'elle me tend. A notre tour nous lui lançons donc le défi de découvrir son nouveau style et nous surprendre encore une fois.

Je suis certaine que son mari « ce sacré Pierre » sera à ses côtés pour l'accompagner.

■ Joannie Thys



l'artiste présente sa période guadeloupéenne

Un naveteur pas comme les autres

Comment met-on au point, ici à Fosses-la-Ville, un service de navettes (voitures avec chauffeur) ? C'est ce que nous avons voulu savoir en rencontrant son dynamique créateur, Monsieur Damien Schwind des Navettes D.S.

Nouveau Messager : Bonjour Monsieur Schwind. Et si nous faisons connaissance ?

Damien Schwind : Avec plaisir. J'ai emménagé à Fosses il y a 16 ans venant de Charleroi. Je suis marié et l'heureux papa de 2 garçons de 13 et 16 ans. Après avoir travaillé plus de 14 ans à Caterpillar Gosselies et comme j'adore conduire, j'ai décidé de créer ma propre société de transport.

N.M. : Et vous en avez fait votre métier principal ?

D.S. : Eh non, pas du tout. Le lendemain de mon départ de Caterpillar en 2018 pour les raisons que l'on sait, j'avais déjà retrouvé un travail à temps-plein chez Materne-Confilux à Floreffe où je suis toujours chef de production avec une quinzaine de travailleurs sous ma responsabilité.

N.M. : Mais alors, qu'est-ce qui vous a poussé à créer ce service D.S. ?

D.S. : En fait, j'entendais que de plus en plus de gens empruntaient des navettes pour se déplacer et je me suis dit : Pourquoi pas, après tout ? Je suis donc allé voir quelques agences de voyage ainsi que des sociétés commerciales qui ont bien voulu travailler avec moi en m'envoyant des personnes intéressées. De fil en aiguille, mon activité complémentaire s'est fortement développée au point qu'actuellement j'effectue approximativement 2000 navettes par an, bien aidé par un chauffeur Vitrivalois nouvellement engagé.

N.M. : Expliquez-nous comment cela se passe concrètement.

D.S. : Et bien, avec nos deux véhicules (Un minibus de 8 places et une camionnette de quatre places), nous allons chercher les clients à domicile et nous les conduisons à destination (aéroports, hôtels ou tout autre endroit). A leur retour de vacances ou réunions, nous allons les rechercher et les reconduire en toute sécurité chez eux. J'ai la chance d'être le seul aux alentours de Fosses-la-Ville à offrir ce genre de service personnalisé. Cela représente approximativement 120.000 kms de déplacements annuels (sans aucun accident !) ...que j'effectue APRES mes



Damien Schwind

journées de travail chez Materne. Pendant la journée, c'est bien sûr mon chauffeur qui effectue les prestations. Le soir et les week-ends, je prends seul la relève ou nous roulons tous les deux, selon les demandes.

N.M. : Comment décririez-vous le genre de personnes qui utilisent votre service ?

D.S. : Le profil habituel c'est du loisir (vacances) en famille. Nonante pour cent de l'activité est consacré aux transports vers les aéroports (Charleroi, Paris, Amsterdam, Luxembourg, Francfort...) où nous possédons des entrées directes mais il m'arrive aussi de conduire des clients dans des hôtels, des gares, à Eurodisney...et même au Mont-St-Michel !

N.M. : Au Mont-St-Michel ?

D.S. : Eh oui. Il s'agissait d'aller rechercher trois

personnes qui avaient roulé à vélo depuis Coxyde jusqu'au Mont-St-Michel (650 kms) et qui désiraient rentrer ici à Fosses, avec leurs 3 bécanes, bien sûr !

N.M : A ce propos, vous avez dû rencontrer plein de profils différents depuis que vous exercez ce métier ?

D.S. : Oh, vous savez, des gens bizarres, j'en vois non-stop. Mais s'il y a bien de temps en temps des mauvaises surprises (ceux qui ne respectent pas la propreté des véhicules, ceux qui y mangent ou boivent des boissons alcoolisées...) soyons clairs, 99% du temps, ce sont de bonnes personnes. J'ai toutefois une petite anecdote à vous raconter : Un jour, j'attendais un client qui descendait de l'avion à l'aéroport de Findel (GD Lux). Comme d'habitude pour des clients que je ne connais pas, j'avais brandi mon petit panneau personnalisé pour me faire reconnaître.

Une personne s'est alors présentée à moi. Elle ne parlait ni français ni anglais. Tout semblait pourtant en ordre et nous sommes partis en direction de la Belgique. Au bout de dix minutes, quelqu'un m'appelle sur mon smartphone et me signale qu'il ne me trouve pas à l'aéroport !

En réalité, je n'avais pas chargé la bonne personne et j'avais déjà roulé une bonne vingtaine de kilomètres avec quelqu'un qui était néanmoins persuadé de sa bonne foi. J'ai été obligé d'opérer

un demi-tour vers l'aéroport et d'enfin charger le « bon » client.

N.M : C'est original, en effet. Mais est-ce que finalement ces doubles journées ne vous paraissent pas trop astreignantes ?

D.S. : Pour l'instant je supporte assez facilement la pression et la fatigue physique. Je vous avoue que je ne dors pourtant que 5 ou 6 heures par nuit... et encore ! Mais j'aime être dans l'action bien que je me rende de plus en plus compte qu'il y a une limite à tout. Mon but ultime c'est de pouvoir engager plusieurs chauffeurs, ce qui me permettrait de souffler un peu tout en offrant toujours la même qualité qu'actuellement.

N.M : C'est tout ce qu'on vous souhaite assurément. Merci pour ce petit éclairage sur votre passionnante activité et bonne continuation, Monsieur Schwind.

■ Jean-Marc Chavanne



Un nouveau livre Tchôds-Tchôds boulette!



Rubrique
PCI

Le soir du vendredi 15 Novembre 2024 à la Maison Rurale, Luc Baufay nous présentait son nouveau bébé prénommé : Tchôds-Tchôds ; Marcheurs fous du XIXe siècle. Un beau livre joufflu de 600 pages réparti en deux tomes qui ravira les passionnés, les amateurs, les curieux mais aussi les novices du folklore fossois car il s'agit ici d'un « scoop » : c'est le premier ouvrage d'étude que l'on connaisse sur la Compagnie !

Le mercredi qui suit le long week-end de la Septennale de Saint-Feuillen, un groupe hétéroclite et marginal sur de nombreux points sort dans les rues de la ville afin de poursuivre les festivités fossoises. Les Tchôds-Tchôds marchent parfois au pas, parfois dansent en ronde et chantent pour leur plaisir et celui des spectateurs. Habillés d'un sarrau bleu, d'un foulard et d'un ceinturon rouge, coiffés d'un chapeau de paille, armés d'un fusil (dans le passé de satchotd'papî), accompagnés d'ânes fidèles porteurs et destriers, Ils font le tour à l'envers avec les cantinières, serveuses de « fines » ainsi que de faux infirmiers pour panser et désinfecter les blessures factices des participants mais également des passants !

On pense en savoir déjà beaucoup sur le sujet, pourtant des questions essentielles restent sans réponse : Quelles sont leurs origines ? Pourquoi faire le tour à l'envers ? Qui étaient les premiers Tchôds-Tchôds ? Comment s'organisaient-ils ?...

La première mention de l'organisation date de 1886 dans le *Messenger de Fosses*, il s'agit d'une

simple citation moindre que basique, moindre que rudimentaire. Il faudra attendre 1928 pour lire des nouvelles sur les Tchôds-Tchôds et encore une fois, les informations sont peu développées et se comptent sur les doigts de la main... C'est seulement à partir de 1935, mais surtout après la 2ème guerre mondiale, que le nombre et la nature des sources liées au sujet se multiplient.

Comme disait L. Baufay lors de la présentation : « *Pour faire disparaître quelque chose ou quelqu'un, le mieux c'est de ne pas en parler* », c'est donc ce qu'il s'est passé pendant de nombreuses années, la Compagnie dérangeait probablement par ses moqueries des fondements « sacrés » ou « sérieux » de la procession de Saint-Feuillen. Elle est aussi et surtout emplie d'auto-dérision, c'est d'ailleurs son pilier de cohésion et d'ambiance bon enfant !

Les Tchôds-Tchôds, faisaient bel et bien partie du paysage mais comme écrit ci-dessus, aucune trace de leurs sorties n'était retranscrites ou correctement développées ni dans l'actualité ni dans les précédentes études du patrimoine local...





Photo : Monika Napierala

Monsieur Baufay, par son travail acharné et de longue haleine, n'a malheureusement pas (encore) trouvé toutes les réponses mais en tant que précurseur, il a pu développer des réflexions, des sources et des convergences qui permettent de mettre en lumière ces joyeux Marcheurs du mercredi.

le premier d'une longue série au répertoire du patrimoine vivant fossais. La collection est déjà en construction !

■ Clémentine Buchet

Aussi, l'auteur en est convaincu... Il reste de nombreux greniers, tiroirs et albums de famille qui cachent des précieux témoignages. C'est un appel : il est donc grand temps de faire du rangement ou des fouilles dans nos maisons afin d'agrémenter notre bibliothèque de la compréhension du fossais !

L'article a peut-être ouvert votre tchôds'appétit ? Les deux tomes de l'ouvrage « Tchôds-tchôds ; marcheurs « fous » du XIXe siècle » sont à la carte du centre d'interprétation ReGare sur Fosses-la-Ville. Il y est vendu entièrement et exclusivement au profit de cette infrastructure touristique et culturelle, dans le but de promouvoir le Patrimoine Culturel Immatériel de Fosses-la-Ville. Sachez également que la présentation du livre a été filmée et sera prochainement disponible sur la chaîne Youtube du Centre Culturel :

[@CentreCulturelFLV](https://www.instagram.com/CentreCulturelFLV).

Si vous êtes débordants d'enthousiasme, sachez que Monsieur Baufay l'est aussi car ce livre est



L'auteur : Luc Baufay. Photo : Monika Napierala

Un fossais autour du monde

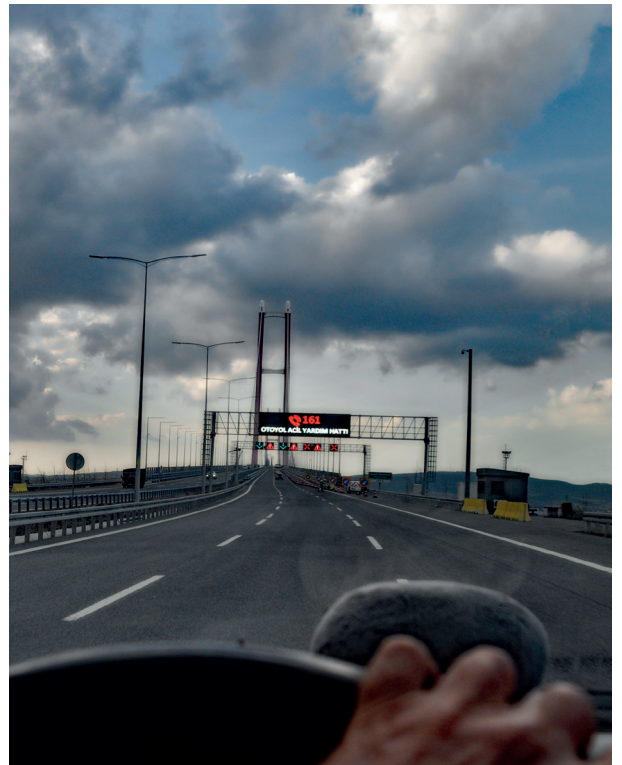
Bienvenue en Europe...

Techniquement je suis arrivé en Europe depuis que j'ai passé le pont des Dardanelles. Ce magnifique ouvrage lie deux morceaux de Turquie. Si la première fois que je l'ai passé j'étais plein d'excitation, cette fois c'est une mélancolie un peu lourde qui m'habite. Des sentiments ambigus et opposés me traversaient.

J'ai l'œil droit qui pleure tout seul sans que je ne commande rien, l'œil gauche reste rivé, très prudent sur la route. L'œil droit se remémore l'année entière passée dans ce Proche Orient que je découvrais plein d'envie et de peurs mêlées. Mille et une images comme autant de contes défilent dans ma tête. Des frissons, des sensations, le parfums d'épices inconnues, la couleur des étoiles dans le désert, le chants des muezzins à l'aube, les buildings extravagants posés sur le sable, qui s'élancent vers les nuages, des voiles qui ne montrent que les yeux et des chiffres étranges. Tout cela se superpose dans mon esprit sans logique apparente. L'œil gauche continue à décoder les signaux routiers turques qui m'indiquent de m'arrêter au péage. Attendre que le décompte électronique se fasse. 875 liras seront prochainement débités de mon crédit autoroutier. Je suis définitivement bien en Europe.

J'attends que la barrière se lève. Elle met un temps infini. Le feu reste au rouge. Y aurait-il un problème? J'attends. Dois-je enclencher la marche arrière? J'ai dû prendre la mauvaise file. Un garde arrive. D'un coup de poing dans l'énorme machine, il donne ses instructions via un écran digital. Il débloque la situation. La barrière s'ouvre enfin. L'écran annonce « GüleGüle ». Au revoir. Je laisse derrière moi des tonnes de souvenirs. La route défile sous mes roues, les bandes discontinues ont un effet hypnotique, elles me replongent dans un passé encore tout proche. Mais l'œil gauche veille. Il vérifie la vitesse, la jauge d'essence, les kilomètres qu'il reste à parcourir. Arriverais-je avant la nuit? Quelle route choisir? Où dormirais-je ce soir? Le soleil décroît devant moi, les ombres s'allongent comme des semaines, les arbres ont des auras dorées. Je regarde dans le rétroviseur la mer Marmara qui s'éloigne.

Mon œil droit se remet à couler. C'est probablement une poussière,... ou alors ce sont des regrets. Je repense à tous les gens que je laisse derrière moi. Erkan, Piotr, la Princesse Véronique, Nita, Nika, Artem, Marja, Phoebe, Misha, Sacha, Igor, Tika, Elene, Moro, Orhan, Gusjah, David, Hasan, Tamer, Elif, Ali, Mohamed, Ahmed, Mustafa, Pinar, Abdu, Ibrahim, Syd, Maram, Olesja, Mssad, Shaun, Sultan, Zoran, ... c'est un carrousel endia-



blé. Je les vois chacun chevauchant un souvenir. Un gardien de parking avec qui je passe la moitié de la nuit à discuter, un créateur de communauté, un garde forestier, une féministe arabe, un informaticien en exil, une vétérinaire, un peintre colombien, une étudiante néozélandaise, une royaliste française qui attend le retour de la monarchie dans l'hexagone, un pianiste syrien de grand talent, une elfe qui jongle avec des quilles, des Israéliens qui fuient leur pays, des jeunes déserteurs russes, une romantique professeure de français qui attend son prince charmant, un millionnaire saoudien qui plante des arbres, ... toutes ces histoires tiennent dans la larme qui coule sur ma joue.

J'ai raté la sortie sur l'autoroute, obligé de continuer. Je me laisse porter. J'avais repéré deux endroits où dormir. L'un est au bord de l'eau. C'est un vieux camping que l'on peut squatter gratuitement hors saison. L'autre est tout proche de la frontière grecque. C'est à encore deux bonnes heures de route. Je prends tellement de temps à réfléchir que c'est finalement le deuxième qui l'emporte. En fait, je n'ai rien décidé, c'est la route qui m'a entraîné. Le ruban de bitume se déroule comme un tapis. Il me guide.

L'œil gauche reprend les commandes. Il regarde devant. Il console son jumeau comme il peut. Il raconte que de nouveaux préjugés vont voler en éclat, qu'on va passer de nouvelles frontières. Je ne connais rien de la Grèce. J'efface volontairement de ma mémoire tous les souvenirs colportés par d'autres voyageurs. J'avais rêvé des îles mais,

en venant de Turquie, les prix des ferries sont exorbitants. Alors je navigue sur la route. J'imagine déjà l'automne, les premières froidures, les arbres qui se défeuillent. Je pense à l'Albanie dont je ne connais rien non plus. Le Monténégro, le sud de la Croatie. Ces pays qui sont encore Terra Incognita. Ils étancheront ma soif de découvertes. Je me suis shooté pendant deux ans à l'aventure, je suis devenu accro. Il me faut du neuf, absolument. L'œil gauche tient fermement le gouvernail. Il m'oriente systématiquement vers les destinations inconnues. Au rond-point des habitudes, il ne suit que les panneaux « *autres directions* ». C'est lui qui me conduit vers des lendemains inimaginables.

L'œil droit n'a pas encore séché ses larmes salées de nostalgie. Il tente une médiation. Et si on reprenait la route que j'ai prise à l'aller ? Je pourrais retourner voir mes amis, après un an, parfois deux ! Je pourrais re-faire de la bière en Bulgarie, re-mixer set de DJ avec mon ami islandais, refaire le monde en Transylvanie, récolter les lavandes en Roumanie, refaire le plein de vin de Tokay, ré-aménager un van en Hongrie, retourner au musée sur le Danube, refaire de la mayonnaise en Tchéquie... Mais l'œil gauche ne transige pas. Il ne veut pas avoir l'impression de retourner en arrière. Il veut aller de l'avant. Je lui fais confiance même si ça fait un peu mal. Il a dessiné ce tout nouvel itinéraire. Et même si je fais géographiquement une belle boucle, j'ai l'impression d'aller droit. Je ne fais pas demi-tour, je ne rentre pas à la maison, je ne reviens pas au pays... je vais de l'avant. C'est l'avant-ure qui continue. Je fais juste une escale technique. Je retrouve mes amis, cette nouvelle famille qui s'est agrandie à chaque carte postale. J'ai mille histoires à vous raconter de vive voix. J'ai aussi envie de vous entendre raconter ces deux dernières années. Je répare Donovan, je refais l'aménagement intérieur, je refais le plein et je repars.



Je sais ce dont j'ai vraiment besoin : vous serrer dans mes bras. Vous m'avez manqué, vous que j'ai pleuré le jour de mon départ. J'ai envie de boire des bières artisanales, de manger des pralines et des frites sauce tartare maison... et puis je repartirai à nouveau. Je serai vite regonflé à bloc, poussé par vos demandes de nouvelles histoires, des nouvelles images, de nouvelles explorations de nouveaux continents...

C'est tout cela que raconte mon œil gauche à mon œil droit qui a enfin cessé de pleurer. Il l'a convaincu. L'œil droit sourit maintenant, il attend déjà de te revoir, toi qui lit ces lignes !

■ Thierry Wenes



Limotches : mystères & petites histoires

Tu connais les Limotches?» «Les quoi? Les moches?» La première fois que j'ai entendu parler de ces étranges créatures, c'était à Regare sur Fosses-la-Ville, où vous pourrez vous aussi les rencontrer, paisiblement installées sous les projecteurs.

Dans cette nouvelle série, ReGare lève le drapeau sur ces créatures étranges qui hantent notre commune entourées d'objets mystérieux (un valet de pique sur une pancarte, une sacoche de vétérinaire, une hotte), elles vous fixent depuis le fond de la salle.... Vous ne pouvez pas les rater !

Il y a sept Limotches actuellement répertoriées à Fosses-la-Ville et à Presles : on en trouve à Aisemont, Bambois, Névremont, Le Roux, Haut-Vent et Vitriaval. Celle de Presles porte un nom légèrement différent, la Lum'rodge. À Regare, nous hébergeons les Limotches de Le Roux et de Haut-Vent. Cette dernière participe encore sa sortie annuelle, tandis que notre Marguerite de Le Roux a définitivement pris sa retraite, remplacée par une version plus jeune, et plus légère, lors des festivités rovéliennes.

Alors, au premier coup d'oeil, de quoi ont-elles l'air ?

Marguerite, un bestiau respectable de 2 mètres de long, possède une gentille tête bovine qui inspire la sympathie, malgré ses cornes acérées qui pointent vers l'avant. Avec elle aucun doute, la Limotche serait une vache ! Et puis il y a la Limotche de Hautvent, la mystérieuse : un bâton fourchu recouvert d'un drap blanc et comportant un «ramon» en guise de nez (il s'agit d'un petit fagot de noisetier, comme on en utilisait pour les balais d'autrefois... nous aurons l'occasion d'y re-

venir dans les prochains articles). Cette Limotche a tout d'un petit fantôme égaré dans les campagnes fossoises. Mais chacune des sept Limotches a ses particularités et nous les découvrirons au fil des prochains numéros.

Commençons par un peu d'histoire : qui sont les Limotches et d'où viennent-elles ?

Personnages essentiels du patrimoine culturel immatériel fossois, les premières traces écrites des Limotches remontent au 19ème siècle mais certaines les pensent bien plus vieilles ! Selon une légende retranscrite en 1977 par Jacqueline Boigelot-Lambert, l'origine de la Limotche remonterait à un conflit entre un ouvrier de ferme et les fermiers de la région. Mécontent du traitement qui lui était infligé par tous, le valet se recouvrait la nuit d'un drap blanc pour accomplir en toute impunité des actes de malveillance sur les fermes en renversant des meules. Démasqué par les agriculteurs, le valet ne dut la vie sauve qu'à l'intervention d'un mystérieux pèlerin appelé Saint Bultot. Celui-ci sut convaincre les fermiers d'épargner le gredin. En échange de quoi, il serait condamné à revêtir chaque année son habit de Limotche et à être promené dans le village en guise de pénitence.

Pour continuer à en apprendre plus sur les Limotches, rendez-vous dans le prochain Nouveau Messenger !

■ L'équipe de ReGare



Selfie de Limotches- Crédit Photo Regare sur Fosses-la-Ville